L'année de l'enfant

Voici un mois, en nous offrant ses voeux, le Pape Jean-Paul II saluait d'abord les enfants à naître en 1979.

Nous savons en effet que l'année 1979 sera *L'ANNEE INTERNATIONALE DE L'ENFANT*. Ainsi en ont décidé les hautes instances de l'ONU et de l'UNESCO.

Une année qui devrait nous permettre de regarder l'enfant avec un regard neuf, de nous pencher sur le que lui fait le monde actuel, de réfléchir aux problèmes que notre civilisation pose au monde de l'enfance, et de mettre en oeuvre les moyens appropriés pour les résoudre.

x x x

Trop d'enfants aujourd'hui encore souffrent de la faim, de la mal-nutrition ou du manque d'hygiène. Trop d'enfants dans le Tiers Monde sont encore promis à la lèpre faute de dépistage systématique.

Mais il n'est pas besoin d'aller au tiers-monde : en Europe aussi, à Naples par exemple, des enfants meurent d'un virus qu'une mauvaise alimentation et une hygiène insuffisante ont rendu agresseur d'organismes affaiblis.

- *" Plus d'enfants sans nourriture !"*

C'est le cri de Jean-Paul II en arrivant à St-Domingue le mois dernier. Il ajoutait aussi :

- *" Plus d'enfants sans éducation !*
  Plus d'enfants sans instruction !"

Nos petits Français, nos petits Plougonvelinois savent-ils qu'ils sont sur ce point des privilégés ? Et savent-ils

profiter de leur temps d'écoliers pour étudier ? C'est quand on est jeune qu'on doit apprendre. Plus tard, on n'aura plus le temps.

Vous connaissez l'histoire du Pape Jean-Paul I^er^, le pape au sourire, et des petits écoliers romains.

Ceux-ci étaient venus le voir et l'écouter? Et Jean Paul I^er^ de leur dire :

- *" Ecoutez-moi bien !*

Quand j'avais votre âge, je ne pouvais pas savoir qu'un jour je deviendrai Pape. Personne n'est venu me le dire. Ah ! si on me l'avait dit, j'aurais étudié davantage. Je me serais préparé. Maintenant, je suis trop vieux, c'est trop tard.

Mais vous, vous êtes jeunes, vous pouvez étudier. Vous avez le temps, la jeunesse, la santé, la mémoire, l'intelligence. Tâchez d'en profiter ! "

Ce conseil ne vaut pas seulement pour les petits écoliers romains...

x x x

Dans nos pays sur-développés, ce sont les excès qui manacent l'enfant, plus que les privations : excès de jouets, de friandises, de nourriture, de facilités de toutes sortes.

L'un d'eux mérite d'être dénoncé spécialement : celui de la violence, dont les images entrent très tôt dans l'âme de l'enfant par les *mass-media*, et qui risquent de la déformer, si les adultes ne viennent pas aider l'enfant à distinguer le cinéma de la réalité.

J'ai lu l'autre jour, dans une petite brochure éditée par l'Office Catholique des Techniques de Communication, deux chiffres qui m'ont fait sursauter :

- le premier, c'est que les enfants (0-14 ans) forment à l'heure actuelle 37% de la population mondiale, soit 1 milliard 300 sur un total de 3 milliars 500 millions.

- le deuxième, c'est qu'en France, un enfant de 8 à 12 ans passe en moyenne 20 heures par semaine devant la Télé.

Il y a là de quoi réfléchir, et peut-être aussi de quoi s'inquiéter de la qualité des programmes offerts aux jeunes. Rappelez-vous ce petit américain de 4 ans, Charles Green, qui ne rêve que de voler lui aussi, et qui se jette, croyant qu'il allait le faire, de la fenêtre du 7ème étage, après avoir vu le film *" Superman"*.

De son côté, le président de la Conférence épiscopale française, mgr Etchegaray, vient de dénoncer l'exploitation de l'enfant par la publicité audio-visuelle. L'enfant est de plus en plus utilisé comme appât pour faire acheter, exactement comme la femme. Mais les conséquences sont plus graves pour l'enfant qui perd vite ses qualités d'enfant, son *esprit d'enfance*, quand on lui fait singer l'adulte. Et l'évêque de Marseille de dénoncer la prolifération inquiétante des agences d'*enfants-mannequins*.

Saurons-nous,pendant cette année internationale de l'enfant, ouvrir les yeux sur le monde de l'enfant, de nos enfants, et ouvrir aussi notre coeur et notre âme de chrétien à ce "mystère sacré de l'enfance", qu'un Dieu a voulu sanctifier en le vivant un jour dans une famille humaine ?

" Malheur à vous, si vous scandalisez un seul de ces petits qui croient en moi !"

" Si vous ne devenez pas semblables à ces tout-petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux !"

Frère Gwenaël

=x=x=x=x=x=x=x=x=x=x=

VIE PAROISSIALE

On recommande à nos prières :

- M. Jean-François GOUEREC, de Berbouguis, enterré le 27 janvier, à l'âge de 75 ans.
- Le Père Jean-Paul NEDELEC, de Kerbonne, missionnaire en Egypte, tué dans un accident de la circulation au Caire, et dont la famille a des cousins à Plougonvelin.

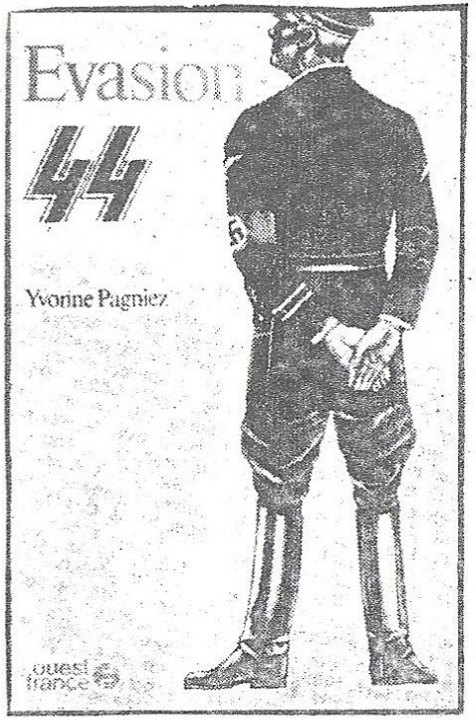
La Communion Solennelle aura lieu le dimanche 3 juin jour de la Pentecôte.

La fête de la Communion Privée aura lieu le 27 mai, pour la fête des Mères.

La Confirmation est prévue aux environs de la Pentecôte, sans qu'on puisse encore savoir le jour.

M. le Recteur terminera sa visite pastorale de la paroisse en février, en profitant au maximum des vacances des Gras. Quelques abonnements à *France-Monde* ne sont pas encore rentrés, il les recevra à cette occasion. Il remercie les personnes qui ont pensé au Kannadig, et toutes celles qui participent bénévolement au relèvement de la maison de Drine.

L'accueil de Schwester Hilde



Voici un passage du livre de Mme Yvonne PAGNIEZ, *" EVASION 44."*, comme nous l'avons promis à nos lecteurs.

Après avoir risqué le tout pour le tout en sautant acrobatiquement du train durant un transfert de Ravensbrück à un kommando de travail, nos deux évadées arrivent un matin à Berlin, en quête d'un home *d'accueil.*

*Hélas ! Echec à l'ambassade de Suisse, échec dans un asile de l'*Armée du Salut. *Elles viennent frapper le soir à la porte d'un foyer tenu par des religieuses protestantes, la* Stadtmission..

x x x

... Où allons-nous tomber ? Nous ne savons rien de cette maison qui nous apparaît pourtant comme un refuge..

Nous heurtons le frappoir, tremblant soudain comme des feuilles.Nous nous maîtrisons quand la porte s'ouvre. Dans le rectangle pâlement éclairé, une religieuse se profile, qui a l'air d'un gendarme.

- Madame, dis-je précipitamment pour masquer la peur qu' elle m'inspire, pourrions-nous passer la nuit ici ? Nous sommes des travailleuses du camp de Ludwigsfeld, venues pour la journée à Berlin ; Nous avons manqué notre dernier train.

- Vous êtes bien imprudentes, bougonne le reître en jupon, qui s'efface pour nous laisser passer et nous entraîne le long d'un couloir où, dans la demi-pénombre, son tablier et son petit bonnet raide luisent d'une blancheur apaisante.

- *Schwester* Hilde !

A l'impérieux appel, une voix répond, très douce, tandis que nous pénétrons dans un parloir plus lumineux, dont le plancher miroite. Et arrive, trottinante. une petite bonne sœur fraîche, propre, tirée à quatre épingles.

Quelle clarté émane de son sourire, de ses yeux gris sous la chevelure bien lisse que couronne la raide blancheur du petit bonnet. Il nous a semblé que le ciel entrait avec elle dans la chambre.

La soeur portière lui répète avec sa grosse voix mon histoire, non sans y joindre des réflexions bourrues et ironiques, et des coups d'oeil à notre endroit qui veulent dire :

- Ce que vous allez prendre demain avec la *Lagerführerin*, espèces d'étourdies !

Elle est rude, mais son regard n'est pas méchant. Tout de même, nous nous sentons mal à l'aise.

- Vous êtes françaises ? fait la Schwester Hilde, dont la ronde figure s'éclaire encore, marquée de quelques petites rides au coin des yeux, qui accusent la maturité avec une étonnante jeunesse d'âme.

Et tout de suite elle ajoute :

- Mais oui, vous pouvez passer 1- nuit chez nous.

Nous n'avons pas le temps de la remercier. J'ai à peine commencé ma phrase, un peu embrouillée par l'émotion, qu'une grande voix mugissante m'interrompt ; elle nous est familière déjà : les sirènes de Berlin.

... L'alerte finie, nous nous retrouvons dans le parloir miroitant de cire.

La soeur Marie est assise en face de nous, épaules carrées soues la blouse grise qu'éclaire le tablier amidonné. Elle nous fait remplir des papiers : noms, prénoms, adresses, etc.. Nous écrivons avec aplomb un état civil inventé à mesure, consultant du coin de l'oeil la feuille de la voisine, pour ne pas nous couper si doit suivre un interrogatoire oral. La sœur relève ses besicles sur son nez.

- Maintenant, dit-elle, montrez-moi vos papiers d'identité.

C'est le couperet qui tombe sur la nuque du condamné. Un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Je l'attendais,

cette question ; et pourtant ma candeur me laissait quelque espoir de l'éluder. N'y a-t-il pas un code d'indulgence pour les vagabonds ?

Nous baissons la tête, comme des écoliers pris en faute.

- Ma sœur, nous n'avons pas nos papiers ; nous les avons laissés au camp, comme nous ne venions que pour la journée. Nous avons toujours peur de les perdre.

- Comment, vous circulez sans vos cartes de travailleuses, sans vos passeports ? C'est invraisemblable, alors que la Gestapo fait des contrôles à tout bout de champ ! Où donc avez-vous la tête, mes pauvres filles ?

Je prends l'air de plus en plus penaud. Le froid me coule entre les épaules. Ah ! La Gestapo contrôle si sévèrement !

- Je sais bien, *Schwester*, murmuré-je d'un ton humble, que nous avons été très étourdies.

- Allons ! - la soeur s'est levée, bourrue, mais tout de même bienfaisante, - je ne veux pas vous mettre dehors; d'autant plus que vous paraissez bien lasses. Seulement, demain matin, vous irez avec une de nos soeurs vous expliquer vous-mêmes près de la police. Je vous souhaite de vous en tirer sans trop d'ennuis.

Elle ajoute, avec un drôle de regard, où passe, me semble-t-il, une lueur de suspicion :

- Vous n'êtes tout de même pas des espionnes.

Demain matin ! Nous avons la nuit devant nous.

X x x

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit-là, malgré mon extrême fatigue. Dans le dortoir, dont j'occupe un des cinq ou six lits très propres,.. je me tourne et retourne..

Que faire ? Faut-il essayer, si les portes ne sont pas fermées, de nous enfuir au petit jour, avant le branle-bas du lever ? Ou bien tenter une chance dangereuse, dire la vérité, nous confier à la charité de ces femmes ?

Pendant des heures torturantes, je balance, examinant l'une et l'autre alternatives, qui toutes deux comportent de gros risques... Avec quelle ferveur j'ai prié le ciel de m'éclairer ! Le premier parti m'a d'abord tentée : disparaître sans laisser de traces : d'ici le soir prochain, nous trouverons bien un autre gîte... Oui, mais la police sera alertée. Et si les soeurs surprennent notre fuite ?..

Une image m'obsède, qui agit dans mon inconscient : le visage lumineux de la soeur Hilde, ce regard qui va jusqu'à l'âme, qui cherche à deviner l'endroit où l'on souffre. Ce n'est pas possible que cette femme nous livre !... Peu à peu, ma résolution se précise. J'irai trouver Schwester Hilde.

Et je me trouve avant le point du jour - dans ma terreur de manquer cet entretien crucial, d'apprendre que la Schwester au sourire d'ange est sortie, et que la soeur gendarme nous attend pour nous mener à la police, - je me trouve montant la garde dans un couloir, devant la porte qu'une pensionnaire m'a désignée. Tous les nerfs me font mal. Tendus comme des cordes de violon, ils vibrent douloureusement au moindre bruit. La porte s'ouvre. Je bondis vers la religieuse.

- Je voudrais vous parler. Quelque chose de très sérieux.

Elle s'arrête, surprise.

- Je suis occupée pour l'instant. Venez me trouver dans mon bureau, en bas, vers onze heures, quand vous serez revenue du *Polizeiamt*.

Je me sens près des larmes, agitée d'un tremblement que je ne puis dominer.

- Ma soeur, c'est tout de suite qu'il faut que je vous parle ; avant d'aller me présenter à la police. Je vous en prie, j'ai besoin de votre aide.

Toute ma vie, je verrai le regard que cette femme appuya sur moi. Il est des contacts d'âmes qui n'ont pas besoin de la parole. J'ai senti sur ma détresse la chaleur d'une sollicitude venue du tréfonds de l'être parce qu'elle est un don spontané de soi-même.

x x x

Dans le petit bureau, je me suis assise en face du sérieux visage qui s'est déjà penché sur tant de souffrances, et qui cependant laisse transparaître au travers d'une mélancolie ce quelque chose de neuf, d'intensément accordé à la vie, qui est dans l'être humain le jaillissement de l'éternel.

- Nous vous avons menti, ma soeur. Nous ne sommes pas des travailleuses libres. Nous sommes des déportées, évadées d'un camp de concentration.

A mesure que je parle, fébrilement, disant notre martyre, les atrocités que nous avons vues autour de nous, le front de Schwester Hilde se rembrunit, une expression d'horreur crispe ses traits. A plusieurs reprises, je la vois pleurer.

Elle me prend les mains avant que j'aie fini mon récit:

- *Arme Frauen, wie sehr haben Sie gelitten ! Es ist*

schrecklich ! (Pauvres femmes ! comme vous avez souffert ! C'est affreux !)

Et avec un élan qui me fait fondre en larmes :

- Oui, ma pauvre enfant, je vous aiderai, je veux vous aider.

Elle réfléchit.

- Permettez-moi, (sa voix a des inflexions très douces, comme une caresse à un malade,) permettez-moi de parler à notre pasteur. Vous pouvez avoir confiance en lui comme en moi. Nous verrons ensemble ce que nous pouvons faire pour vous. Dès ce moment, j'efface du registre vos noms inscrits hier soir, et naturellement, vous n'irez pas vous présenter à la police.

Elle ajoute :

- Personne ici ne saura qui vous êtes. Même la soeur Marie, qui d'ailleurs serait dans les mêmes dispositions que moi mais qui s'absente aujourd'hui pour plusieurs jours. Soyez très prudentes dans vos conversations.

L'avis est superflu...

Une heure plus tard, dans la même pièce intime où les meubles polis se renvoient les reflets du parquet, m'accueille avec la soeur un homme jeune au visage très fin. Son regard a la même bonté calme que celui de la religieuse.

Je le revois, appuyé à la cheminée, son long corps mince penché en avant, qui m'interroge doucement. Il hésite à poser les questions que lui a suggérées le récit de la soeur. Je sens que mes réponses d'avance lui font mal.

- Quelle honte pour mon pays ! murmure-t-il avec une tristesse où passent des flambées de colère.

J'admire que pas un instant il ne mette en doute mes paroles. Comme Schwester Hilde, qui, debout près de lui, frémit, silencieuse, à chaque détail horrible, une ombre voilant un peu son beau regard de lumière, cet homme incarne la charité.

- Vous resterez ici plusieurs jours, - il jette un coup d'oeil à soeur Hilde qui asquiesce d'un sourire. - Vous resrez jusqu'à ce que vous ayez pris contact avec vos compatriotes qui pourront sûrement vous aider. Je serais bien étonné s'ils ne parvenaient pas à vous procurer de faux papiers. Ce n'est malheureusement pas en mon pouvoir. Mais nous vous donnerons de l'argent, des tickets d'alimentation...

- Et des vêtements plus convenables, la soeur désigne mon chandail misérable et ma jupe pleine de trous.

Il faut avoir connu toute la cruauté humaine, souffert

la faim, les coups, les humiliations, avoir erré sans gîte durant des heures écrasées d'angoisse, pour comprendre la douceur de cette sympathie.

Le pasteur insiste :

- Surtout, soyez prudentes. Pour vous-mêmes, et aussi pour nous. - Ses yeux, quand il se tourne vers la soeur, s'ombrent d'inquiétude. - Si nous sommes pris, nous connaissons le châtiment : (Il fait un geste du fil de la main sur le cou) décapités à la hache.

- Et le pasteur Fischer a huit enfants, ajoute la sœur avec simplicité.

L'émotion me noue la gorge à tel point que je ne puis parler. C'est à peine si je vois l'homme au fin visage tracer sur moi le signe de la croix en prononçant :

- Nous agissons ainsi au nom de notre *Heiland Christus.*

- Que Dieu vous protège ! achève la soeur en m'embrassant.

x x x

Jamais je n'oublierai cette f mme admirable, ni ce père de huit enfants, qui tous deux, très simplement, s'exposaient à la mort parce que Dieu leur envoyait deux inconnues venues frapper à leur porte.

J'ai compris ce jour-là, dans sa réalité qui me reste bouleversante, la notion de chrétienté, cette vaste communion des vivants dans un amour surnaturel qui domine toutes les frontières, au-dessus des plus âpres rivalités, et qui peut être si fraternel, plein d'une proche sollicitude, et généreux jusqu'à l'héroïsme.

Schwester Hilde von Brandis, issue d'une des plus nobles familles de la Prusse ; pasteur Fischer, qui depuis êtes venu à cette même foi catholique où j'ai puisé ma force ; à cause de vous, jamais je ne vouerai à l'anathème votre pays dont j'ai tant souffert, mais qui produit de telles âmes, par qui la haine est effacée de la terre.

Yvonne Pagniez

P.S. - Nous rappelons que ce livre " EVASION 44 " *a reçu le Grand Prix de L'Académie Française, et qu'il vient d'être réédité sur les Presses d'Ouest-France à Rennes.*

IN MEMORIAM
°°°°°°°°°°°

Il y a dix ans s'éteignait à Plougonvelin M. Henri-Charles LE GOASGUEN.

Il était né à Brest le 26 décembre 1886, mais, très tôt, dès l'âge de six ans, il connut la douceur des vacances dur les bords de mer, dans les parages du quartier St-Yves au Trez-Hir.

Plus tard, il devait réaliser son rêve d'enfant : s'installer, pour y vivre avec les siens, au bord de la plage dans cette oasis de Kergaret, dont les frondaisons viennent ombrager jusqu'au sable même de la mer.

M. LE GOASGUEN était avocat de profession. Honoré très tôt de la confiance de ses confrères de l'Ordre, il devait finir par être élu pour de longues années bâtonnier du barreau de Brest.

Pendant sa longue carrière - 58 ans de barreau - ce fut toujours avec un grand souci de l'humain qu'il se dévoua à la défense de ses clients. Pour lui, il s'agissait surtout de lutter pour la sauvegarde des valeurs morales, la dignité des personnes et les intérêts de la famille. Qui dira le nombre d'hommes, de femmes en difficulté qu'il a soutenus, réconfortés, arrachés à la déchéance ou au malheur ? Sa science juridique lui permettait d'éclairer, de guider, de résoudre des problèmes compliqués. Mais son ascendant personnel surtout savait gagner la confiance des coeurs, par une sagesse et une amitié qui, à la froideur des textes, substituait la chaleur des relations humaines.

Sa joie, disait-il, était de "servir les autres". Il le fit si bien qu'il se fit aimer, et bien des familles se souviennent encore de lui avec reconnaissance, dix ans après sa mort.

Sa droiture, son sens du bien commun, sa forte personnalité l'amenèrent un jour à exercer des fonctions qu'il n'avait pas briguées : celles de premier magistrat de la commune. Il s'agissait, aux élections municipales de 1935, de

trouver un sucesseur à M. Yves MICHEL qui avait pendant de longues années servi la commune et que le grand âge obligeait à la retraite. Plusieurs listes se formaient, sans pouvoir se départager suffisamment. " Ah ! si votre nom était dans notre liste, lui confia un ami, ça ne ferait pas de problèmes." Maî- Le Goasguen accepta : la liste passa. Et bientôt, après le départ de M. MICHEL, il prit tout naturellement sa place.

Maire, M.LE GOASGUEN conserva ses habitudes du barreau : une façon méthodique et claire d'aborder les problèmes, une volonté aussi d'être présent à tous. Pendant la guerre, souvent au détriment de ses intérêts professionnels, il sut se multiplier au service de ses administrés et des réfugiés. Il eut bien souvent à défendre la population contre les exigences des Allemands. Un témoin de cette époque écrit :

" Les paysans de Plougonvelin ont été soumis à de nombreuses corvées, charrois, terrassements, transports de matériel et de ravitaillement... Grâce à Me Le Goasguen, les corvées n'ont jamais été trop rudes. Toujours, il a obtenu diminution sur les réquisitions, sauf pendant les deux derniers mois de l'occupation. Jamais non plus il n'y a eu de prise d'otages, et toujours grâce à lui. Par contre, il sera lui-même gardé comme otage par les Allemands pendant trois jours. Il ne craignait pas en effet de tenir tête calmement aux occupants, témoin le fait suivant :

- Le 12 août 44, un officier allemand se présente au domicile du Maire au Trez-Hir :

- Cent hommes tout de suite pour creuser fossés antichars !

- Ce n'est pas possible, répond avec calme M. Le Goasguen. Vous faites la guerre depuis dix ans, et vous avez oublié ce qu'est un civil. Il vous suffit, à vous officier, de demander dix hommes par votre sous-officier, et aussitôt vous les avez. Moi, ce n'est pas pareil. Je n'ai qu'un garde-champêtre qui habite à deux klms d'ici, et la commune mesure 13 klms de long. Comment voulez-vous que je vous donne cent hommes en une heure. C'est impossible. Vous aurez dans deux heures quatre hommes, et c'est tout.

Je ne sais pas, ajoute le témoin, s'ils les eurent.".

Grâce à lui encore, beaucoup échappèrent aux bombardements, pendant les sinistres journées d'août et de septembre 44, et la liste pourtant bien longue des victimes put être écourtée : il avait fait creuser partout des tranchées-abris à proximité des habitations. Cette sage mesure eut son efficacité.

Ce que l'on sut plus tard, c'est qu'en bon patriote,

le Maire savait parfaitement tirer parti de sa situation et soustraire aux occupants bien des renseignements. Il les faisait suivre, non sans risques, au réseau clandestin de résistance de Madame PAGNIEZ. Ce qui lui valut la médaille de la résistance.

M. LE GOASGUEN était, faut-il le souligner, un grand chrétien. Une foi profonde animait toute sa vie, aussi bien comme avocat, comme simple fidèle, que comme père de famille. Il le montra surtout lorsque les deuils et les malheurs l'accablèrent, et qu'il dut, seul, faire face à la marche d'une famille nombreuse et pourvoir à l'éducation de ses enfants.

Malgré tout, le Trez-Hir fut toujours pour lui son lieu de prédilection, et c'est là, comme il le souhaitait, qu'il mourut le 26 janvier 1969.

Il y a déjà dix ans !

En souvenir de lui.

=x=x=x=x=x=x=x=x=x=x=

ECHOS DU COURRIER DE ST GWENAEL

Soeur Gwenaëlle AUFFRET nous écrit longuement de Brazzaville au Congo. Elle aussi, comme Soeur Pierre, a bien aimé le récit du *Magnificat à Ravensbrück* de Mme Yvonne PAGNIEZ. Elle nous demande de transmettre son admiration et son respectueux souvenir à l'écrivain : ce que nous faisons volontiers. Qu'elle reçoive à son tour les voeux de bonne année de la part de ses anciennes *enfants de Marie*.

Le Docteur et Madame LE DANIEL, Brazzaville, n'oublient pas non plus de nous adresser leurs voeux ensoleillés à nous qui pataugeans dans la neige ou la boue. Merci de votre fidèle souvenir et de votre offrande pour la Croix.

Frère René RAGUENES, de Kermanuel, se trouve à Lyon où il suit une année de recyclage aux Facultés Catholiques, en vue d'une spécialisation dans la catéchèse des C.E.S. Il demande pour son professeur d'Histoire de l'Eglise de la Catho la relation du voyage des moines de St-Mathieu sur l'Océan au Moyen-Age. Ce texte, que nous avons déniché à la Bibliothèque Nationale, vient heureusement d'être déchiffré grâce à la science et à l'obligeance de Dom CHAUSSY, O.S.B. de Paris. Il restera à en faire l'éxégèse et la critique historique. Alors, nous comptons sur toi, René et sur ton professeur...